HAL
open science

Un lieu de mémoire franco-américain ambigu : la “ Maison de l’Amérique à Saint-Dié-des-Vosges ”, de 1890 à nos jours

Julien Desprez

To cite this version:

Julien Desprez. Un lieu de mémoire franco-américain ambigu : la “ Maison de l’Amérique à Saint-Dié-des-Vosges ”, de 1890 à nos jours. Annales de l’Est, 2019, Le patrimoine militaire des villes du Grand Est du XVIème siècle à nos jours, 1, pp.245-269. hal-03104709

HAL Id: hal-03104709

https://hal.univ-lorraine.fr/hal-03104709v1

Submitted on 11 Jan 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UN LIEU DE MÉMOIRE FRANCO-AMÉRICAIN AMBIGU : LA « MAISON DE L'AMÉRIQUE À SAINT-DIÉ-DES-VOSGES », DE 1890 À NOS JOURS

Julien DESPREZ, doctorant en histoire contemporaine - Université de Lorraine, laboratoire CERCLE.

Le 21 janvier 2019, deux historiens médiévistes, William Blanc et Christophe Naudin, ont été relaxés après avoir été jugés en diffamation, ayant contesté dans *Le Monde* l'authenticité de la « bague de Jeanne d'Arc », propriété du parc d'attraction vendéen Le Puy du Fou. Cela met en lumière les enjeux de mémoire qui peuvent entourer certains artefacts, enjeux qui peuvent se révéler décisifs pour des communautés de taille et de nature différentes.

Saint-Dié-des-Vosges, seconde ville du département éponyme avec ses vingt-mille habitants, est connue pour être la « Marraine de l'Amérique ». Cette expression, forgée dans le troisième tiers du XIXe siècle par les érudits locaux, vient d'un épisode glorieux ayant braqué les projecteurs sur ce qui n'était encore qu'un bourg canonial durant la Renaissance ; il s'agit de la publication, en 1507, du premier livre et des premières cartes où aurait été imprimé le mot « *America* », en hommage au navigateur florentin Amerigo Vespucci. Le mot obtient rapidement un tel succès qu'il est repris par la plupart des cartographes européens. Ne désignant à l'origine que les terres effectivement reconnues par Vespucci (des côtes vénézuéliennes au Rio de la Plata), ce mot finit par recouvrir l'ensemble du Nouveau Monde.

Le présent article n'a pas vocation à retracer l'histoire de ce livre, la *Cosmographiæ Introductio*, ni de ces cartes, sans doute sortis des presses financées par le chanoine Vautrin Lud. Des historiens modernistes l'ont fait à de multiples reprises. Les synthèses les plus récentes et les plus claires ont été réalisées par celui qui fut, des années 1960 à sa mort en 2008, l'un des piliers de la vie culturelle déodatienne, Albert Ronsin[1]. En l'absence de documents inédits qui viendraient apporter une lumière nouvelle sur ces faits, ses travaux sont à priori indépassables.

En revanche, il est permis de s'interroger sur la manière dont la mémoire de ce « baptême de l'Amérique » a été perçue dans la cité de Déodat dans les siècles qui ont suivi ces publications[2]. Il semblerait que cette mémoire s'y soit fortement estompée jusqu'aux années

[1] La bibliographie d'Albert Ronsin sur le thème du « baptême de l'Amérique à Saint-Dié-des-Vosges » est imposante. Pour débuter, on lira avec profit sa dernière synthèse publiée peu avant sa mort : *Le nom de l'Amérique. L'invention des chanoines et savants de Saint-Dié*, Strasbourg, La Nuée bleue, 2006

[2] C'est l'objet d'une thèse en préparation sous la direction de Didier Francfort.

1830, tandis que le grand érudit Alexandre de Humboldt fait paraître à Paris sa somme monumentale consacrée à l'Histoire de la géographie du Nouveau Monde. Il y fait valoir le fait que Saint-Dié est le lieu où avait été imprimé pour la première fois le nom de l'Amérique[3].

Cependant, le fait demeure encore marginalement connu et circonscrit aux élites locales. Il n'y a pas encore de relais efficace pour diffuser cette mémoire à Saint-Dié. Il faut attendre pour cela la création en 1875 de la Société philomatique vosgienne, association savante née des efforts du pharmacien Henry Bardy qui, effondré face à la perte de l'Alsace et de la Moselle par la France, avait à cœur de recréer feu la Société philomathique d'Alsace, dissoute après l'annexion allemande entérinées quatre ans plus tôt à Francfort. Très rapidement, la question du « baptême de l'Amérique » devient l'un des thèmes récurrents du bulletin annuel de cette société. Parmi les angles d'étude de ce sujet très prolifique, on trouve un « serpent de mer » qui va occuper tout à la fois la communauté intellectuelle et les édiles locaux (qui sont bien souvent les mêmes personnes) à partir des années 1890 : la « Maison de l'Amérique ». Ce bâtiment n'est plus, mais il continue à résonner de nos jours près du parvis de la cathédrale de Saint-Dié-des-Vosges, au « lieu-dit la Pierre-Hardie ». Il ne s'agissait pas d'un monument commémoratif, ni même d'un musée ; mais on peut estimer qu'il correspondait à la définition d'un lieu de mémoire, telle que proposée par Pierre Nora dès 1984 : « Unité significative, d'ordre matériel ou idéel, dont la volonté des hommes ou le travail du temps a fait un élément symbolique d'une quelconque communauté[4]. »

Reste à savoir si l'on a affaire à un lieu de mémoire français, européen, voire américain, ou bien s'il ne s'agit que d'un modeste mythe local connu seulement des habitants de Saint-Dié-des-Vosges. On se demandera également comment les élites intellectuelles et les élus déodatiens ont, à partir d'un site très vraisemblablement erroné, créé un lieu de mémoire à vocation franco-américaine, dont la nature et la signification ont évolué jusqu'à nos jours.

1. L'invention d'un lieu de mémoire

1.1. Le baptême de l'Amérique à Saint-Dié

C'est Gaston Save, artiste-peintre et graveur né en 1844 à Saint-Dié qui est à l'origine du mythe de la « Maison de l'Amérique ». Ayant étudié à Paris, médaillé de bronze au Salon

[3] Alexandre von HUMBOLDT, *Examen critique de l'histoire de la géographie du Nouveau continent et des progrès de l'astronomie nautique au XVe et XVIe siècles*, Paris, Librairie de Gide, 1836-1839, volume IV, p.33 et suiv.

[4] Cité par Étienne FRANCOIS, Thomas SERRIER, *Lieux de mémoire européens*, Paris, La Documentation française, dossier n°8087, mai-juin 2012, p.2

de 1870, communard, il doit s'exiler quelques temps à Londres, en Suisse puis à Strasbourg (alors en terre allemande) avant de retourner sans risque à Saint-Dié en 1876, assuré de bénéficier d'une amnistie. Dès 1877, il est admis comme membre titulaire de la jeune Société philomatique vosgienne[5].

En 1890, il publie dans le bulletin annuel de cette société un article amené à faire date dans l'histoire culturelle de Saint-Dié[6]. Depuis quelques années déjà, les philomates s'intéressent d'assez près à la question du « Baptême de l'Amérique ». De précédents articles y ont mentionné l'existence d'un cercle d'érudits ayant gravité autour du chapitre canonial de Saint-Dié au tout début du XVIe siècle. Ce groupe aurait pris le nom de « Gymnase vosgien » (*Gymnasium Vosagense*), en référence aux cercles intellectuels de la Grèce antique. Regroupés autour du puissant chanoine Vautrin Lud, proche du duc de Lorraine René II, ces savants ont constitué un cénacle dont le principal centre d'intérêt et d'études est la cartographie, en plein bouillonnement depuis les découvertes récentes qui se sont succédées depuis un siècle sous l'impulsion des Etats ibériques. Vautrin Lud, très à l'aise financièrement grâce au contrôle des mines d'argent du massif vosgien, emploie une partie de sa fortune à la mise en place d'un atelier d'imprimerie à Saint-Dié. Il s'entoure de savants renommés, notamment le cartographe allemand Martin Waldseemüller et le poète et helléniste alsacien Mathias Ringmann. Envisageant de publier une nouvelle édition de la Cosmographie de Ptolémée, mise à jour à l'aide des nouvelles découvertes géographiques, le groupe publie en 1507 une *Cosmographiæ Introductio*, ainsi que deux cartes (un planisphère cordiforme et une carte en fuseaux, à découper pour être collée sur une sphère, constituant ainsi un globe imprimé). C'est sur ces documents que le mot « *America* », acte de baptême du Nouveau Monde, est semble-t-il imprimé pour la première fois[7].

1.2. Gaston Save localise la « Maison de l'Amérique »

Ce que Gaston Save veut maintenant établir, c'est le lieu précis où se trouvait cet atelier d'imprimerie. Une gageure lorsque l'on sait que le quartier canonial a été incendié à plusieurs reprises depuis 1507, et autant de fois reconstruit selon des plans vraisemblablement différents.

---

[5] Henry BARDY, « Gaston Save, Artiste-peintre (1844-1901) », *Bulletin de la Société philomatique vosgienne*, n°27, 1901-1902, pp.350-351. Dans les notes suivantes, le *Bulletin de la Société philomatique vosgienne* sera abrégé en *BSPV*.

[6] Gaston SAVE, « Vautrin Lud et le Gymnase vosgien », *BSPV*, n°15, 1889-1890, pp.273-277

[7] Albert GÉRARD, « Martin Waldseemüller, savant géographe. 1481 (?)-1521 », *BSPV*, n°7, 1881-1882, p.65-87 et Arthur BENOIT, « Notes sur le commencement de l'imprimerie à Saint-Dié, 1507-1790 », *BSPV*, n°13, 1887-1888, p.183-204

Qu'à cela ne tienne, Save n'entend pas s'arrêter pour si peu. Il utilise comme source principale de sa recherche un contrat daté de 1505 par lequel Nicolas Lud (neveu de Vautrin et membre du « Gymnase vosgien ») rachète aux chanoines la part qu'il avait sur la succession de son père Johannes, mort l'année précédente. Gaston Save reproduit ce contrat dans son article. Il y est question d'une maison « séant devant la Pierre Hardie, on lieu qu'on dit le grand bouillé. » A l'époque de Gaston Save, il existe à Saint-Dié deux lieux portant le toponyme de « Pierre hardie ». L'un est une « terrasse ou perron, située sur la place des Vosges, derrière la Grande Fontaine, dans l'axe de la rue, à environ 11 mètres (5 verges et 2 pieds) de la façade de la maison Bardy. » L'autre lieu connu sous le nom de « Pierre hardie » correspondait au tribunal de l'officialité, mais Save ne penche pas pour cette possibilité car dans le cas contraire, le contrat aurait sans doute mentionné « le siège ou le tribunal de la Pierre-Hardie[8] ».

Ainsi, Gaston Save est convaincu que la maison de Nicolas Lud était située sur ce qui était en 1890 la place des Vosges, future place Jules-Ferry lorsqu'elle serait rebaptisée six ans plus tard. Le contrat stipulant que la maison en question dispose d'un terrain à l'arrière, Save élimine toutes celles qui ne disposent pas de terrain. Il exclut de même toutes celles qui sont trop éloignées par rapport à la « Pierre hardie » (en réalité un tertre où la justice canoniale était rendue au Moyen Âge) ainsi que celles qui n'ont pas de maisons sur leurs deux flancs (le contrat de 1505 décrit une maison entourée des deux côtés). Enfin, Save tente d'interpréter une expression présente dans le contrat, selon laquelle la maison de Nicolas Lud aurait été située au lieu-dit « le grand bouillé ». Il estime que « bouille » ou « bouillé » signifiait alors « fontaine ». En s'appuyant sur le plan de Saint-Dié de 1739, il repère une grande fontaine qui aurait alors été située à l'emplacement décrit. Pour lui, il n'y a plus aucun doute : la maison décrite par le contrat de 1505 est nécessairement située à l'emplacement… de la pharmacie d'Henry Bardy, président de la Société philomatique vosgienne. Les initiales de Nicolas Lud étant présentes sur la marque d'imprimerie du Gymnase vosgien, Gaston Save en déduit, par un raccourci de haute voltige et sans aucune preuve, que les presses de ce cénacle étaient situées chez lui. C'est donc là que l'Amérique aurait reçu son nom de baptême.

Ces explications, bien que reposant sur une démonstration très discutable et sur un faisceau de conditions bien difficiles à réunir, ne semblent pas avoir été rejetées par la communauté érudite déodatienne, bien au contraire. Le président Bardy, ravi des conclusions de son ami et collègue, publie à son tour un article dans le bulletin de la société dans lequel il

[8] Gaston SAVE, *op.cit.*., p.275-276

confirme l'emplacement déduit par Save, qui « l'a démontré de la manière la plus évidente[9]. ». Cependant, il croit bon de tempérer un peu l'enthousiasme ambiant en précisant qu'il ne s'agit plus de la même maison, mais de celle « qui se trouvait jadis sur son emplacement. » Qu'importe, l'idée fait son chemin. La pharmacie Bardy commence à devenir un symbole. Une photographie de sa façade est envoyée à Chicago à l'occasion de l'Exposition universelle de 1893 : la *Columbian World Exhibition*, qui célèbre le quatrième centenaire de la « découverte » de l'Amérique. Dans le couvent de la Rabida reconstitué, une salle d'exposition a été consacrée au baptême du Nouveau monde. Aux dires de son propriétaire, la façade de la pharmacie de la place des Vosges à Saint-Dié devient célèbre outre-Atlantique, le temps de cette grande manifestation[10].

1.3. La maison devient une attraction

DOC.1 : La pharmacie Serrès, place Jules-Ferry, années 1900, cliché d'Adolphe Weick.

Sur ce cliché pris dans les années 1900 par le principal photographe de Saint-Dié, Adolphe Weick, on peut apercevoir cette pharmacie. Weick est par ailleurs membre de la Société philomatique vosgienne et président du comité des fêtes, ce qui explique sans doute son intérêt pour cette maison et la puissance symbolique qu'elle dégage. On peut voir que le nom affiché sur la vitrine n'est pas celui d'Henry Bardy, mais de Louis Serrès, « pharmacien de première classe, diplômé de l'Ecole supérieure de pharmacie de Nancy ». La maison appartient désormais à monsieur et madame Lorber, gendre et fille d'Henry Bardy. Le 1er octobre 1902, Louis Serrès a racheté à ce dernier le fond de commerce pour y installer son activité professionnelle. Le présent cliché n'est pas daté, mais on peut déduire qu'il a été réalisé entre le 1er octobre 1902 et le 14 juillet 1911, date où débutent

[9] Henry BARDY, « Un exemplaire de la *Cosmographiæ Introductio* (25 avril 1507) », *BSPV*, n°19, 1893-1894, pp.270-271
[10] « Compte-rendu de la séance du comité du 12 février 1893 », *BSPV*, n°18, 1892-1893, p.397

les fêtes franco-américaines à l'occasion desquelles une plaque, encore absente ici, sera apposée sur la maison. Celle-ci n'est donc pas encore considérée comme la « Maison de l'Amérique », mais elle suscite déjà l'intérêt des photographes. Elle est déjà vue comme le lieu où le « Gymnase vosgien » effectuait ses prestigieux travaux, sous la protection de René II, auréolé de sa victoire ultime sur Charles le Téméraire.

On peut ainsi constater que l'invention d'un « lieu de mémoire » (même si l'expression est anachronique pour cette époque) repose parfois sur des données bien fragiles. Loin d'être un obstacle à la constitution d'une « mythologie locale », ce genre de spéculation, même hasardeuse, peut devenir une aubaine pour ceux qui cherchent à servir une cause politique.

2. Un lieu de pèlerinage franco-américain

2.1. Les préparatifs des fêtes franco-américaines de 1911

Paradoxalement, l'année 1907 ne retient absolument pas l'attention de la municipalité de Saint-Dié alors qu'il s'agit du quatrième centenaire du « baptême de l'Amérique ». C'est seulement en 1909, sur la suggestion d'un journaliste new-yorkais, Heinrich Charles, que le Conseil municipal prend conscience de l'opportunité d'organiser une manifestation commémorative. 1907 étant passée, il faut trouver une autre date symbolique. Ce sera 1911, quatrième centenaire de la mort de Mathias Ringmann, un des membres réputés les plus actifs du « Gymnase vosgien » et probable inventeur, selon Heinrich Charles, du mot « *America*[11]. »

Le grand public prend de plus en plus conscience du caractère particulier de cette maison. Elle n'est déjà plus un bâtiment ordinaire et l'on accepte mal qu'il soit traité de la sorte. Ainsi, lorsque ses propriétaires décident (sans doute par opportunité commerciale) de mettre à disposition un des murs aveugles à un célèbre fabricant de boisson alcoolisée à l'orange pour y faire sa réclame, la ville est en émoi. Ainsi, à l'emplacement destiné à recevoir une plaque commémorative, une pancarte clandestine est installée, porteuse d'un message au ton légèrement aigre, accompagné d'une croix de Lorraine et d'un chardon :

Saint-Dié – Marenne
De l'Amer Ique
Et de la Mère Picon
Signé : Tartempion[12]

[11] Heinrich CHARLES, *The Romance of the name America*, New-York, The St-Dié Press, 1909, p.10-11
[12] « La ville de Saint-Dié se pare en vue des fêtes », *Le Courrier de Metz*, 14 juillet 1911

Cette plaisanterie ne fit pas reculer les propriétaires de la maison. La façade publicitaire aura d'ailleurs de beaux jours devant elle : sur les clichés des ruines de la maison en 1944, on devine encore une réclame, non plus pour Picon mais pour Byrrh, « le vin généreux aromatisé au quinquina ».

Un autre indice de l'importance prise par cette maison dans les consciences locales à l'approche des fêtes franco-américaines est le projet de créer une « Tour de l'Amérique ». Le correspondant déodatien de *l'Est Républicain*, surnommé Hellieule, propose de créer une tour au sommet du massif de l'Ormont, à près de 900 mètres d'altitude et à cinq kilomètres à vol d'oiseau du centre-ville de Saint-Dié. La pierre inaugurale en serait posée par l'ambassadeur des Etats-Unis lors de sa venue à Saint-Dié le 15 juillet 1911. Ainsi, la « Maison du Gymnase Vosgien » et la « Tour de l'Amérique » se feraient face, métaphore de la filleule américaine observant de sa hauteur sa vieille marraine. Cependant, le projet fait long-feu, sans doute jugé trop cher ou trop prétentieux. Le chroniqueur ayant fait cette proposition s'en émeut dans son journal de manière quelque peu condescendante, considérant que « la masse » préfère que l'on utilise tout le budget alloué à ces fêtes à des agapes sans lendemain plutôt que d'en allouer une partie à la réalisation d'une infrastructure pérenne, susceptible d'attirer des touristes sur le long terme[13].

2.2. L'apposition d'une plaque commémorative

A l'approche des fêtes franco-américaines prévues à l'origine pour le printemps 1911, mais repoussées au 14, 15 et 16 juillet pour des raisons d'agendas ministériels contraints, le bureau de la Société philomatique discute de l'opportunité de faire apposer, à ses frais, une plaque commémorative sur la façade principale de la « Maison de l'Amérique ». Le 26 février 1911, la motion est votée avec enthousiasme, même si le coût d'une telle plaque sera conséquent pour les maigres ressources de la Société. L'architecte déodatien Édouard de Mirbeck accepte de concevoir la plaque gratuitement afin de limiter les frais[14].

Après avoir obtenu l'autorisation des propriétaires de la maison d'apposer une plaque, il reste à déterminer précisément ce qui y sera gravé. René Ferry, le secrétaire de la Société philomatique et faisant fonction de président, est un homme pragmatique. Parfaitement

[13] Sur cet épisode de la « Tour de l'Amérique », voir *L'Est Républicain*, 22 mars et 1er avril 1911.
[14] « Procès verbaux des séances », *BSPV*, n°36, 1910-1911, p.275 et René FERRY, « L'Inauguration de la plaque commémorative du baptême de l'Amérique et les fêtes franco-américaines des 15 et 16 juillet 1911 », *BSPV*, n°37, 1911-12, p.121

conscient des débats qui ont animé la communauté scientifique depuis trente ans pour savoir qui est précisément l'homme qui a « inventé » le nom d'Amérique, il refuse de trancher, estimant que cela n'est pas du ressort de la Société. Il souhaite, en concertation avec ses collègues, que les noms de tous les membres ayant participé de manière indiscutable à l'aventure de la *Cosmographiæ Introductio* soient mentionnés, sans chercher à mettre l'un d'eux plus en avant que les autres[15]. *Adhuc sub judice lis est*.

C'est ainsi que le Société philomatique arrête le texte suivant : « Ici, le 25 avril 1507, la *Cosmographiæ Introductio*, dans laquelle le nouveau continent reçut le nom d'Amérique, fut imprimée et publiée par les membres du Gymnase vosgien : Gaultier Lud, Nicolas Lud, Jean Basin, Martin Waldseemüller et Mathias Ringmann. ». En complément de ces cinq membres, la philomatique propose d'ajouter le nom du duc René II en raison du rôle essentiel qu'il a joué dans la dynamique des travaux du Gymnase vosgien, en encourageant l'entreprise et en fournissant à Vautrin Lud le manuscrit des *Quatre navigations* de Vespucci[16]. René Ferry souhaite par conséquent que l'on intercale après la date du 25 avril 1507 : « sous le règne de René II… ». L'Assemblée générale de la Société philomatique adopte à l'unanimité la proposition de son secrétaire.

Les fêtes franco-américaines ont lieu dans la liesse et sont un véritable succès, même s'il est difficile de les distinguer des célébrations de la Fête nationale, qui ont lieu sur la même séquence de trois jours. La présence de l'ambassadeur des États-Unis en France, Robert Bacon, et surtout du fraîchement nommé ministre des Colonies, le Lorrain Albert Lebrun, donne du cachet à l'événement. La municipalité de Saint-Dié, dirigée par Camille Duceux, a fait les choses en grand, en votant une dotation de 30 000 francs pour ces fêtes[17].

Le vendredi 14 juillet est consacré aux célébrations de la Fête nationale. Le lendemain a lieu la véritable journée dédiée à l'amitié franco-américaine, avec l'arrivée en grande pompe de la délégation officielle présidée par Albert Lebrun. C'est après une série de discours prononcés sur une estrade installée pour l'occasion sur la place Jules-Ferry, face à la « Maison de l'Amérique », que la plaque commémorative offerte par la Société philomatique est inaugurée.

---

[15] « Procès verbaux des séances », *BSPV*, *op.cit.*, p.281
[16] *Ibid*., p.287
[17] Albert OHL DES MARAIS, *Histoire chronologique de la ville et du val de Saint-Dié*, Bruxelles, éditions Culture et Civilisation, 1979 (première édition 1947), p.267-268

DOC.2 : La Maison de l'Amérique après l'inauguration de la plaque (fonds Société philomatique)

Le cliché n°2 montre la façade de la pharmacie Serrès, pavoisée aux couleurs de la France et des États-Unis. Il est intéressant de noter qu'à l'occasion de ces fêtes s'est opéré un glissement sémantique lié au contexte géopolitique de l'époque : Saint-Dié n'est déjà plus vraiment la « Marraine de l'Amérique », mais celle des États-Unis. Les façades pavoisées aux couleurs de la *Spangled banner* en font foi. Cela s'explique en grande partie par les tensions qui ébranlent l'échiquier politique international en cette veille de premier conflit mondial. Quelques jours avant ces fêtes franco-américaines, la crise d'Agadir a éclaté et Albert Lebrun doit en gérer les effets au jour le jour. Sur une échelle de temps plus longue, la IIIe République a besoin de s'assurer que la grande « République-sœur » restera à ses côtés et ne basculera pas du côté de l'Allemagne. Quoi de mieux que ces célébrations vosgiennes pour s'assurer de cette amitié ?

Sur cette photographie, on peut également voir deux plaques. Celle dont il a été question plus haut, la plaque « officielle », n'est en fait pas la plus visible. Elle est située au-dessus des deux fenêtres du rez-de-chaussée, à droite de la devanture de la pharmacie. La plaque la plus ostensible, située au sommet de la façade, n'est qu'une décoration éphémère, destinée à être retirée après les fêtes. Elle est née d'une concession faite par le Conseil municipal suite à une polémique lancée par les milieux catholiques de Saint-Dié, menés par l'évêque Alphonse-Gabriel Foucault. Ceux-ci ont été indignés en constatant qu'aucune mention n'avait été faite par la municipalité ni par la Société philomatique du statut ecclésiastique de Vautrin Lud, Jean Basin et Martin Waldseemüller, trois des cinq membres les plus importants du « Gymnase Vosgien ». La presse locale de droite, se faisant le relais d'un article paru dans *la Croix* du 21

juin 1911, s'insurge et accuse les francs-maçons déodatiens d'avoir délibérément occulté l'appartenance de ces savants à l'Eglise ; en choisissant 1911 comme année de célébration, ils auraient choisi de braquer la lumière sur Mathias Ringmann, seul membre laïc du Gymnase vosgien[18]. Ces accusations sont en partie sans fondement : l'année 1911, on l'a vu, n'a pas été choisie à dessein, mais de manière pragmatique pour « rattraper » l'oubli de l'année 1907.

Pour éviter de diviser les Déodatiens au moment d'une fête qui cherche au contraire l'unité, le maire Camille Duceux, lui-même maçon, décide d'appliquer la doctrine prônée par Aristide Briand ; il est préférable d'abandonner une laïcité de combat au profit d'une bonne entente avec l'Eglise. C'est pourquoi un compromis est trouvé autour d'une plaque éphémère :

AUX PARRAINS DE L'AMERIQUE

LES CHANOINES GAUTHIER LUD, JEAN BASIN, MARTIN WALDSEEMÜLLER

Et à NICOLAS LUD, MATHIAS RINGMANN, leurs collaborateurs

En contradiction avec le message de l'autre plaque, celle-ci relègue Mathias Ringmann au rang de simple « collaborateur » alors qu'il a sans doute joué un rôle déterminant dans les travaux du Gymnase vosgien. Quant à Martin Waldseemüller, on oublie un peu vite qu'il n'est pas encore chanoine en 1507 mais devra attendre 1514 pour recevoir sa prébende.

2.3. La visite de l'*American Legion* à Saint-Dié en 1921

Après les fêtes franco-américaines, la « Maison de l'Amérique » a plus que jamais atteint le rang de lieu de mémoire. N'ayant pas subi le sort de nombreux bâtiments détruits par les bombardements de la Grande guerre, elle devient le symbole de l'amitié franco-états-unienne. Le 24 mai 1917, le Conseil municipal de Saint-Dié baptise « Rue d'Amérique » une artère débouchant sur la maison, en l'honneur des soldats américains de la 5e DI, qui viennent d'arriver dans le secteur de Frapelle. Le 4 juillet 1918, alors que la guerre n'est pas terminée, Saint-Dié pavoise aux couleurs des États-Unis en l'honneur de sa filleule venue la délivrer.

[18] *Le Courrier de Metz*, 14 juillet 1911

DOC.3 : La plaque commémorative de l'American Legion, musée Pierre-Noël, Saint-Dié-des-Vosges. Cliché : Julien Desprez, 22 avril 2018.

Le 18 août 1921, une délégation de l'*American Legion*, composée de vétérans conduits par le major Emery (qui a lui-même combattu dans le secteur), se rend à Saint-Dié pour une cérémonie commémorative. Ils font don d'une plaque en marbre et bronze à Saint-Dié, dont le message est le suivant : « Cette maison symbolise les fonts baptismaux d'Amérique. Ici, les compagnons du Gymnase Vosgien composèrent le *Cosmographiæ Introductio*, où le nom d'Amérique fut donné au nouveau continent occidental.
Cette plaque commémorative fut placée le 18 août 1921 par la délégation officielle de la Légion Américaine, représentant les vétérans des États-Unis d'Amérique, qui, hôtes de la République française, voulurent accompagner ce pèlerinage patriotique. »

En réalité, cette plaque n'est véritablement installée que trois ans plus tard, le 20 juin 1924, sur la façade de la Maison de l'Amérique pour rappeler cette visite. Elle est apposée en dessous de celle de 1911[19].

C'est ainsi que ce lieu de mémoire change de dimension : il n'est plus seulement le lieu où des érudits ont inventé et imprimé le nom « Amérique » : il est désormais un symbole de l'amitié soi-disant indéfectible entre deux « républiques-sœurs » depuis l'aventure de La Fayette (en oubliant un peu vite les nombreux épisodes de tensions qui ont émaillé cette relation jusque-là).

Paradoxalement, le changement de dimension de ce lieu de mémoire ne décide pas les autorités déodatiennes à en faire un espace de médiation culturelle. Au contraire, les sources de l'Entre-deux-guerres sont assez laconiques sur cette maison. Il n'est par exemple pas possible de connaître le nombre de touristes venus observer cette maison, puisqu'il ne s'agit pas d'un édifice à entrée payante. Le manque d'initiatives municipales autour de cette maison (comme faire sceller la plaque offerte par l'*American Legion* avec trois ans de retard) s'explique sans doute en partie par le vent d'antiaméricanisme qui se lève en France dans cette période. Des

[19] Albert OHL DES MARAIS, *op.cit.*, p.292 et p.296

rancœurs contre l'attitude du président Wilson à Versailles en 1919 aux critiques contre la civilisation moderne portée par de nombreux intellectuels (pensons aux *Scènes de la vie future* de Georges Duhamel en 1930), la célébration de l'Amérique n'a plus tellement le vent en poupe.

Il faut attendre le retour de la menace d'une guerre contre l'Allemagne pour voir se réactiver à Saint-Dié le fier souvenir de la « Marraine de l'Amérique ». Le maire radical Léon Jacquerez, élu en 1935 sous l'étiquette du Front populaire, est l'un des artisans majeurs de ce renouveau. En 1937, il relance un Comité Saint-Dié-Amérique tombé en catalepsie peu après 1918, sous le haut patronage d'Albert Lebrun, désormais président de la République. Le 18 octobre 1938, il fait remettre au général Pershing le diplôme de Citoyen d'Honneur de la ville de Saint-Dié. Enfin, un mois et demi avant la déclaration de guerre, il s'embarque au Havre pour un voyage aux États-Unis avec une délégation déodatienne. Sous couvert de visiter l'Exposition universelle de New-York, il cherche à faire de son séjour une visite diplomatique en tant que maire de la « marraine de l'Amérique », même si ses efforts sont fort peu récompensés[20].

3. Remises en cause, projets avortés et mémoire embarrassante

3.1. Le grand incendie de novembre 1944

En novembre 1944, Saint-Dié, occupée depuis quatre ans, est incendiée par la Wehrmacht en déroute. Les principaux monuments de la ville sont dynamités. La « Maison de l'Amérique », en ruines, devient alors le symbole de la barbarie nazie contre les valeurs républicaines et démocratiques. Après six ans de silence, le *Bulletin de la Société philomatique vosgienne* est à nouveau publié. Le numéro de la renaissance, en 1946, contient un article signé par Fernand Baldenspeger, professeur de littérature comparée à l'université d'Harvard et originaire de Saint-Dié où il a fait une partie de ses études secondaires. Loin du détachement et du recul qui conviennent à un chercheur, il évoque la destruction de sa ville natale en des termes pleins d'emphase et de mépris à l'égard des Allemands. Sans aucune preuve sérieuse, il affirme que l'Etat-major allemand avait, dès 1917, le dessein de conquérir Saint-Dié car elle était la « marraine de l'Amérique » ; posséder un tel symbole aurait donné à l'Allemagne un ascendant symbolique sur le Nouveau Monde, d'autant que le cartographe du « Gymnase Vosgien », Martin Waldseemüller, était originaire de Fribourg. Dès lors, constatant à l'automne 1944 que le contrôle de Saint-Dié était d'évidence perdu, la *Wehrmacht* aurait pris la décision d'en faire

[20] Léon JACQUEREZ, « 1939. Relation du voyage d'amitié de la délégation de Saint-Dié, marraine de l'Amérique, aux Etats-Unis », *BSPV*, n°87, 1984, p.157-216

un champ de ruines plutôt que de laisser la « Maison de l'Amérique » retomber aux mains des alliés[21]. Comme le fait remarquer l'actuel président de la Société philomatique, Jean-Claude Fombaron, cette hypothèse ne tient guère. Dès leur arrivée à Saint-Dié, les Allemands ont fait démonter sans vergogne le groupe statuaire du monument aux morts de la Grande guerre ; dès lors, comment expliquer qu'ils aient épargné pendant quatre ans d'occupation la « Maison de l'Amérique » si elle représentait à leurs yeux un symbole inacceptable de l'amitié franco-américaine ? La réalité est sans doute autre : les Allemands ne voyaient pas la « Maison de l'Amérique » comme un lieu de mémoire potentiellement sensible sur le plan politique, voire ne la considéraient pas du tout comme un lieu de mémoire.

Dans le même numéro du *Bulletin* de 1946, Raymond Chevrier rappelle sans recul critique le mythe du « baptême de l'Amérique » dans la maison de Nicolas Lud. Il évoque le souvenir de la visite de l'*American Legion* en 1921, affirmant que ses membres auraient été surpris par l'immense enthousiasme suscité par leur visite, tant « les paysans vosgiens, bien que fervents patriotes, sont peu habitués à extérioriser leurs sentiments. » M. Chevrier termine son article par une évocation révoltée de la destruction de Saint-Dié en novembre 1944 : « La première flamme (hasard ou malfaisant génie ?) jaillit de cette maison de l'Amérique, qui est le fragile orgueil de la cité : il n'en subsiste, aujourd'hui, qu'un pan de la façade, noirci par l'incendie et délavé par l'eau, mais laissant encore lire, comme un permanent reproche, la double inscription de la noble histoire. » Comme Fernand Baldensperger, Raymond Chevrier pense que les Allemands ont détruit Saint-Dié parce qu'elle était la « marraine de l'Amérique » ; mais il ne s'arrête pas là : les Allemands auraient à dessein fait naître le premier foyer d'incendie à la Maison de l'Amérique, afin d'anéantir toute trace du passé glorieux de Saint-Dié. Il lance un appel de l'autre côté de l'Atlantique : il faut que la filleule aide sa marraine à se relever[22].

D'autres voix s'élèvent contre l'incroyable acte de vandalisme proféré contre Saint-Dié, mais en adoptant un ton légèrement plus critique vis-à-vis d'un lieu de mémoire parfois jaugé avec une certaine incrédulité : « La fureur teutonique s'en prit d'abord à l'immeuble qui passe (peut-être à tort) pour être le baptistère de l'Amérique […] et c'est contre ce mémorial que s'est exercée la rage des vaincus ce 14 novembre 1944[23]. »

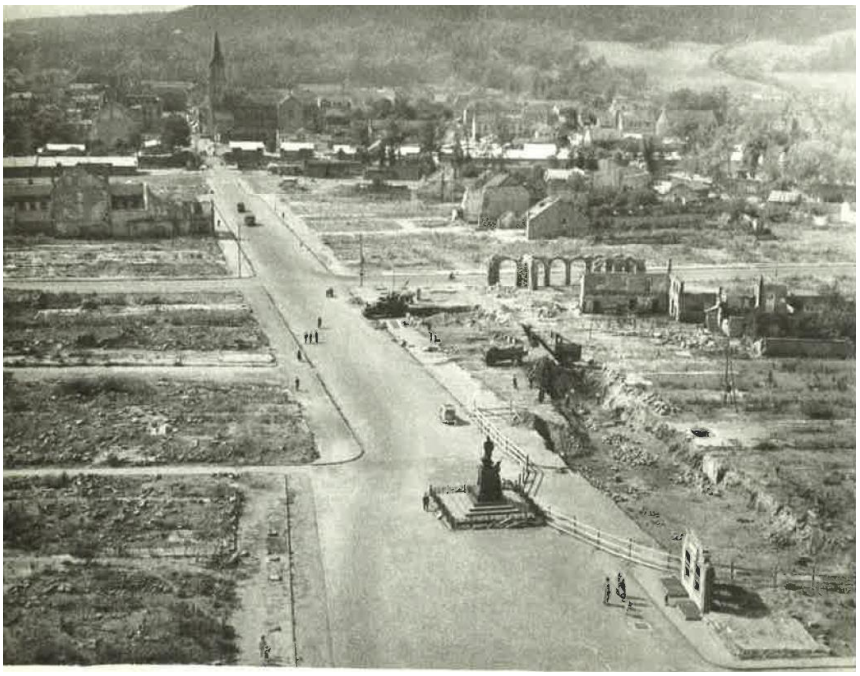
---

[21] Fernand BALDENSPERGER, « Pourquoi les nazis tenaient à détruire Saint-Dié-sur-Meurthe », *BSPV*, n°52, 1939-1946, p.5-10. Cet article est paru au préalable dans le *Courrier français des Etats-Unis*, 27 février 1945, vol. XXVIII, n°12.

[22] Raymond CHEVRIER, « Le baptême de l'Amérique », *BSPV*, n°52, 1939-1946, p.75-84

[23] Revue diocésaine de Saint-Dié, 21 novembre 1945, citée dans « Saint-Dié Octobre-novembre 1944. Documents et témoignages », *BSPV*, n°77, 1974, p.66-67

Quant à la presse collaborationniste régionale, elle adopte sans surprise un point de vue différent : ce sont les ingrats Américains qui ont bombardé et détruit leur marraine sans le moindre scrupule[24].



DOC.4 : les ruines de la « Maison de l'Amérique », date indéterminée, entre 1945 et 1947 (Fonds Société philomatique).

Le document 4 est une photographie prise depuis les hauteurs de la cathédrale de Saint-Dié en ruines, en direction du faubourg Saint-Martin dont l'église est visible en arrière-plan. Au premier plan à droite, la statue en bronze de Jules Ferry, miraculeusement intacte ; à quelques mètres, la façade de la « Maison de l'Amérique ». Celle-ci a été épargnée lors du déblaiement des ruines de la ville. Les autorités municipales n'ont pas encore osé toucher à ce symbole et réfléchissent sans doute à la place qu'il convient de lui donner dans la trame viaire du nouveau Saint-Dié, dont le projet révolutionnaire proposé par Le Corbusier vient d'être rejeté par la population locale.

3.2. Des voix de plus en plus discordantes

Dans les années d'après-guerre, la question se pose du devenir de la façade conservée. Que faut-il en faire ? Ce pan de mur doit-il être préservé pour servir de support à un nouveau bâtiment qui conserverait son nom de « Maison de l'Amérique » ? Les autorités municipales semblent embarrassées. La publication posthume en 1944 de l'essai de Stefan Zweig consacré à Amerigo Vespucci a sans doute contribué à renforcer le mythe du « baptême de l'Amérique » à Saint-Dié, même si l'écrivain autrichien, dans son exil américain, ne donne pas de la cité

[24] Martin de Briey, « Le crime de l'Amérique contre la ville française de Saint-Dié, sa marraine », *L'Echo de Nancy*, 11 décembre 1944

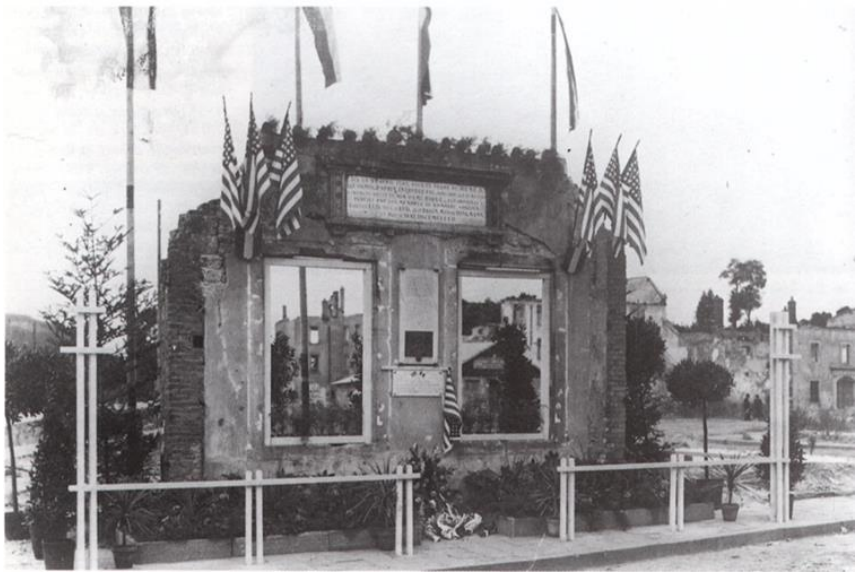
vosgienne une image très valorisante : « Nul ne doit se juger coupable de manquer de culture géographique s'il n'a jamais entendu le nom de la petite ville de Saint-Dié ; les érudits eux-mêmes ont mis plus de deux-cents ans à découvrir où se situait précisément ce *Sancti Deodati oppidum* qui a contribué de manière si décisive à ce que le Nouveau Monde soit baptisé Amérique. Blottie à l'ombre des Vosges, cette petite localité appartenant au duché de Lorraine, depuis longtemps disparu, ne possédait aucune sorte de mérite susceptible d'attirer sur elle la curiosité du monde. René II, qui la gouverne à cette époque, porte certes, comme son glorieux aïeul « le bon roi René », le titre de roi de Jérusalem et de Sicile et de comte de Provence, mais il n'est en réalité rien d'autre que le duc de ce petit morceau de pays lorrain qu'il administre honnêtement, avec un grand amour des Arts et des Sciences[25]. »

Comment imaginer détruire un tel symbole alors que les manifestations d'amitié et de solidarité venues des Amériques abondent dans les années de l'immédiat après-guerre ? Le 15 décembre 1945, le comité exécutif de l'*American Legion*, qui n'a pas oublié son passage à Saint-Dié vingt-quatre ans plus tôt, décide l'envoi de vivres et de vêtements aux enfants de la ville exsangue. Une troisième plaque est même apposée sur la façade de la maison lors d'une visite d'une délégation de vétérans de l'*American Legion* le 21 septembre 1947 : elle est dédiée à la mémoire de celui qui avait guidé la première délégation en 1921, désormais disparu : « A la mémoire du colonel John G. Emery, commandeur de l'*American Legion*, citoyen d'Honneur de la ville de Saint-Dié[26]. »

---

[25] Stefan ZWEIG, *Amerigo. Récit d'une erreur historique*, Paris, Belfond, 1992 (première édition : 1944), p.34

[26] Albert RONSIN, *Découverte et baptême de l'Amérique*, Jarville-la-Malgrange, Editions de l'Est, 1992 (1e édition : Montréal, G. Lepape, 1979), p.172



DOC.5 : La façade de la Maison de l'Amérique lors de la visite d'une délégation de l'*American Legion*, 21 septembre 1947 (Fonds Société philomatique). La troisième plaque est située entre les deux fenêtres, sous celle de 1921.

Pourtant, le temps passe et les blessures se referment. Le « maire des sinistrés », Gaston Colnat (1945-1947) cède sa place au « maire de la reconstruction », Jean Mansuy (1947-1965). Le pan de mur pose problème dans le cadre de la renaissance de la ville. En outre, le caractère historique de cette maison est de plus en plus remis en cause par certains historiens. Georges Baumont, qui a pris sa retraite de l'enseignement en 1948, est désormais à la tête de la bibliothèque municipale. Ancien président de la Société philomatique vosgienne (1932-1934), il ne mâche pourtant pas ses mots contre Gaston Save. Baumont estime, sans doute avec un peu trop d'emportement, que le « Gymnase vosgien » est une construction intellectuelle rétrospective, née dans le contexte des fêtes franco-américaines de 1911, alors que les philomates de la seconde génération cherchaient à impressionner leurs prestigieux hôtes parisiens et américains. Pour l'ancien professeur de lettres classiques du lycée Jules-Ferry, les méthodes des anciens philomates étaient parfois discutables ; les théories avancées n'étant pas toujours corroborées par des preuves rigoureuses. Ainsi en allait-il, selon Baumont, de la localisation de la « Maison de l'Amérique ». Au tournant des années 1960, il publie tout le mal qu'il pense de ce lieu de mémoire, soulignant les incohérences de l'article de Gaston Save[27]. Trop d'éléments plaident en défaveur de sa localisation : la trame viaire déodatienne a évolué plusieurs fois au gré des différents incendies. Et quand bien même Save aurait, par un extraordinaire hasard retrouvé la localisation exacte de la maison de Nicolas Lud, rien ne prouvait que celle-ci fut bien celle qui accueillait les travaux d'imprimerie du « Gymnase vosgien ».

[27] Georges BAUMONT, *Saint-Dié-des-Vosges, origines et développement*, Paris, 1961, p.361 et « Notes de lectures », in *BSPV*, n°62, 1958, p.60-61

3.3. Le fantôme de la Maison

Sous le feu des critiques d'une nouvelle génération d'intellectuels, les ruines de la « Maison de l'Amérique » n'ont plus guère leur place dans le Saint-Dié de la reconstruction. Elles sont balayées en 1962. Les plaques commémoratives sont transportées au musée de la ville, géré par la Société philomatique. Pourtant, depuis deux ans déjà, un jeune bibliothécaire originaire de Blois vient d'être engagé pour constituer et diriger une nouvelle bibliothèque municipale : Albert Ronsin. Rapidement, il découvre puis se passionne pour ce sujet du « baptême de l'Amérique » à Saint-Dié, avant d'en devenir le dernier grand spécialiste en date. Mais en 1962, il n'a pas encore le poids nécessaire pour empêcher la démolition de la « Maison de l'Amérique ». Deux décennies plus tard, alors qu'il est tout à la fois conservateur du musée, directeur de la bibliothèque et président de la Société philomatique, il prend parti pour l'édification d'un nouveau lieu de mémoire à l'emplacement de l'ancien quartier canonial ; il souhaite voir sortir de terre un monument commémoratif « de facture artistique » en souvenir du baptême de l'Amérique, afin de remplacer la « Maison de l'Amérique[28]. » Bien qu'influent à Saint-Dié, Albert Ronsin n'entretient pas de bonnes relations avec le maire RPR Maurice Jeandon, élu en 1977. Celui-ci n'est guère passionné par le « baptême de l'Amérique[29] ». Le projet d'un « mémorial » en l'honneur des fonts baptismaux du Nouveau Monde attendra.

Les relations d'Albert Ronsin avec l'équipe municipale suivante, menée par le socialiste Christian Pierret, sont nettement plus cordiales[30]. C'est sans doute sous cette mandature que la mémoire du « Gymnase Vosgien » et du « Baptême de l'Amérique » a été la plus mobilisée depuis l'après-guerre. Mobilier urbain rappelant partout l'Amérique et la carte de 1507, création d'un Festival International de Géographie et d'un prix Vautrin-Lud considéré comme le prix Nobel de géographie… Christian Pierret, conseillé par Albert Ronsin pour les questions culturelles, n'a rien laissé au hasard pour mettre cette mémoire au service du « marketing territorial » de sa ville, qui a alors bien besoin de cette image dynamique pour surmonter ses énormes difficultés économiques. Pourtant, il peut paraître paradoxal qu'aucun monument n'ait été édifié en lieu et place de la « Maison de l'Amérique ». Le projet qui tenait tant à cœur à Albert Ronsin n'a pas encore vu le jour. Seul un discret et austère panneau gris JC Decaux

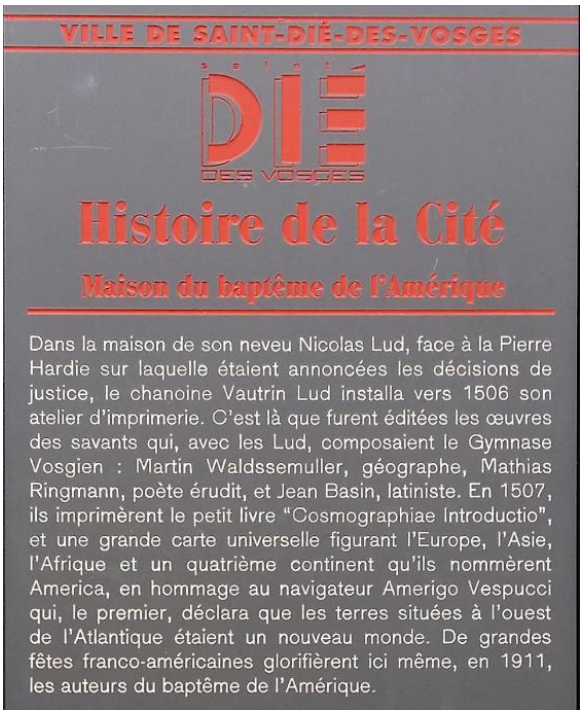
---

[28] Albert RONSIN, « Discours d'inauguration de la Place Georges-Trimouille à Saint-Dié le 8 novembre 1980 », *BSPV*, n°84, 1981, p.162

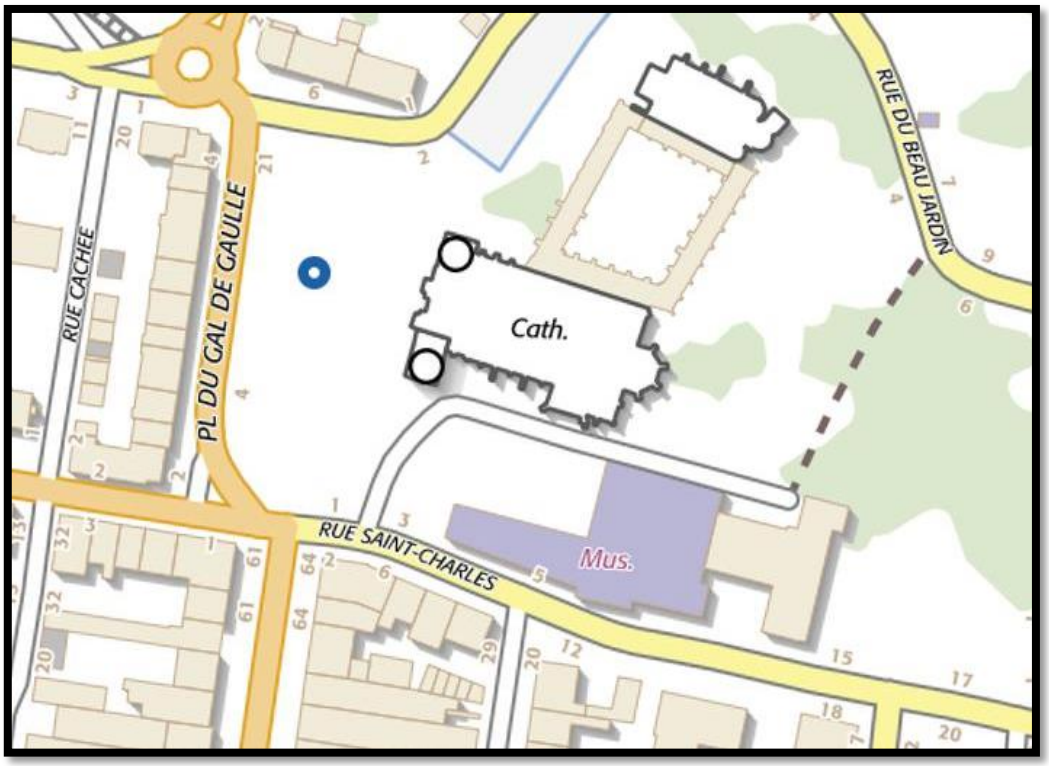
[29] Albert RONSIN, « Le Roman de la *Cosmographiæ Introductio* de 1911 à 2007 », *Mémoire des Vosges*, n°37, 2018, p.39

[30] Entretien avec Nadine Ronsin, épouse d'Albert Ronsin, le 10 janvier 2019, disponible en enregistrement audio auprès de l'auteur de cet article.

installé en 1994 près de la « Pierre hardie », en contrebas de la cathédrale, indique au visiteur passant par hasard qu'il se trouve à l'endroit de l'ancienne « Maison de l'Amérique »… qui n'était d'ailleurs pas à cet endroit, mais de l'autre côté de la rue comme le montre le plan suivant.



DOC.6 et 6 bis : Le panneau J.-C. Decaux indiquant l'ancien emplacement de la « Maison de l'Amérique ». Cliché : Julien Desprez, 6 juillet 2017.



DOC.7 : Plan actuel du quartier de la cathédrale à Saint-Dié-des-Vosges (source : Géoportail). L'étoile indique le panneau montrant l'emplacement de la « Maison de l'Amérique ». Le triangle donne l'emplacement réel de cette maison selon nous.

Comment expliquer ce dédain pour un tel projet ? Manque de moyens financiers, lassitude face à un thème qui a parfois été exploité *ad nauseam* ? Retrait progressif d'Albert Ronsin de ses différentes fonctions au cours des années 1990 ? Ces raisons s'additionnent sans doute. En outre, il n'est pas impossible que les décideurs de Saint-Dié n'aient alors vu dans ce souvenir de la « Maison de l'Amérique » qu'un simple mythe, une « invention de la tradition » (Eric Hobsbawm, Terence Ranger), qui ne méritait peut-être pas qu'on lui consacre un coûteux monument commémoratif.

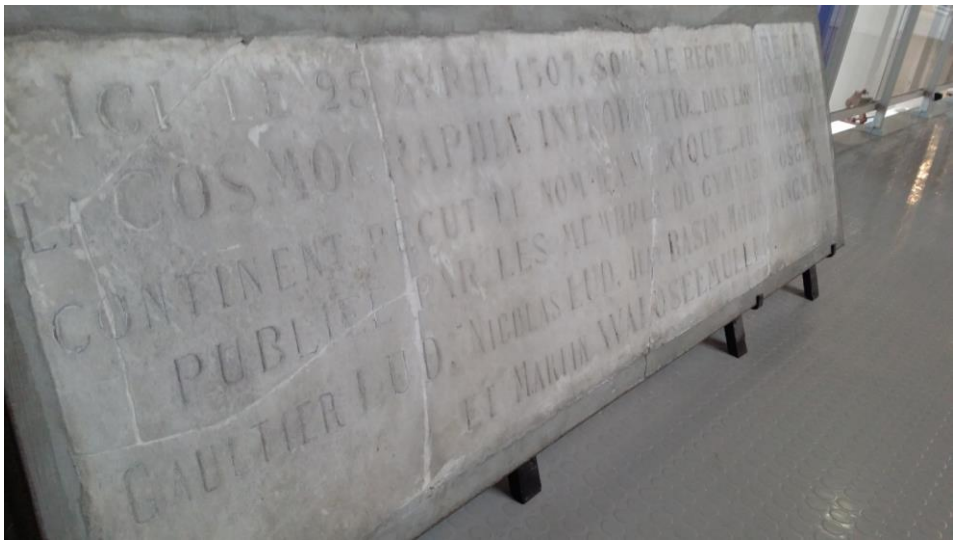
Dans les années 2000 et 2010, une nouvelle génération d'hommes politiques et historiens émerge à Saint-Dié. Damien Parmentier, docteur en histoire médiévale, figure de la droite locale et candidat contre Christian Pierret aux élections municipales de 2008, va jusqu'à remettre en cause l'existence même de presses à Saint-Dié au début du XVIe siècle. Il doute donc de la possibilité que la *Cosmographiæ Introductio* et les cartes de 1507 y aient été réellement éditées[31]. Quant au maire actuel, David Valence, agrégé d'histoire, il nous a confié

[31] Damien PARMENTIER, « *Devotio Moderna*, pédagogie et livres imprimés à la fin du XVe et au début du XVIe siècle dans la vallée de la Meurthe », *Mémoire des Vosges*, n°15, 2007, p.11-22

que sa politique mémorielle pour Saint-Dié ne serait pas tournée vers cet aspect de l'histoire de la ville, estimant que son prédécesseur en avait déjà bien fait la promotion[32].

***

Un jour de printemps 2018, en visite au musée Pierre-Noël de Saint-Dié, héritier des collections de la Société philomatique vosgienne, l'auteur de ces lignes fut interpellé par une plaque de marbre posée à même le sol contre la rambarde d'une mezzanine au premier étage. Il s'agissait de la plaque commémorative de 1911, retirée de la façade de la « Maison de l'Amérique » lors de sa démolition définitive en 1962. Son emplacement en disait long sur le devenir de cette mémoire : la plaque était posée dans un passage, sans cartouche explicatif, comme en attente de lui trouver une meilleure place. Rien ne venait éclairer le visiteur sur son histoire tumultueuse. Cela confirme le malaise, voire la superbe ignorance de nombre de Déodatiens concernant cet aspect de l'histoire de leur ville.



DOC.8 : La plaque commémorative de 1911 au musée Pierre-Noël, Saint-Dié-des-Vosges. Cliché : Julien Desprez, 22 avril 2018.

Il apparaît, au travers de cette tentative d'analyse, que la mémoire collective de Saint-Dié en tant que réceptacle des « fonts baptismaux » de l'Amérique a pu se cristalliser dans un artefact parfaitement identifiable dans l'espace urbain. Pourtant, ce lieu n'a pas su trouver son public. Sa localisation ne reposant pas sur des preuves suffisamment tangibles, il n'a pas résisté à l'épreuve du temps, devenant un lieu de mémoire froid. Pourtant, d'autres sites symboliques

[32] Entretien accordé par David Valence le 15 septembre 2018, disponible en enregistrement audio auprès de l'auteur de cet article.

ont une localisation tout aussi discutable, voire davantage que celui-ci ; cela ne les a pas empêché de demeurer intacts jusqu'à nos jours. Mais contrairement à la maison de Saint-Dié, ils n'ont pas subi les ravages d'un immense incendie, remettant en cause tout ce qui pouvait contrarier la réorganisation du plan d'urbanisme.

Reste à se demander si, pendant son demi-siècle d'existence, cette « Maison de l'Amérique » a su être davantage qu'une pittoresque attraction locale et si elle est parvenue à se hisser au rang de lieu de mémoire français, européen, voire américain. Force est de constater que les mentions de cette maison dans les sources non locales sont maigres. Citons simplement un article du quotidien parisien *L'œuvre*, daté du 23 juin 1924. Il y rapporte la visite à Saint-Dié de l'*American Legion* et l'inauguration d'une plaque commémorative « sur la maison appartenant à monsieur Ferrès[33] (sic), place Jules-Ferry. C'est dans cette maison que fut imprimé pour la première fois le nom du Nouveau-Monde. ». Maigre témoignage.

La « Maison de l'Amérique » fut-elle un lieu de mémoire européen ? En termes de nombre de visiteurs, c'est impossible à dire. Elle l'était si l'on en croit les propos de Fernand Baldensperger, rapportés plus haut, puisque l'armée allemande aurait eu pour ambition de contrôler cette maison en tant que symbole dès 1917. Mais cela reste à prouver. En revanche, il est indéniable que les travaux du « Gymnase Vosgien » prennent place dans la dynamique intellectuelle de la Renaissance rhénane, si féconde au tournant du XVIe siècle. Dès 1511, Martin Waldseemüller a achevé à Saint-Dié une des premières cartes imprimées de l'Europe, destinée à la nouvelle *Cosmographie* de Ptolémée[34]. Or, l'héritage humaniste fait sans aucun doute possible partie intégrante de l'identité européenne, élément central de ce que Paul Ricœur appelle les « mémoires heureuses ». Le programme *Erasmus* est l'un des éléments que l'on met aujourd'hui le plus en avant pour défendre les réalisations concrètes de la construction européenne, tandis que le préambule du projet de traité constitutionnel européen de 2005 faisait par deux fois référence aux valeurs de l'humanisme en seulement douze lignes[35]. Un sondage CSA réalisé en 2003 auprès d'un échantillon issu des six pays européens les plus peuplés a révélé que les trois figures de « grands hommes » les plus citées pour la période antérieures au XIXe siècle étaient toutes issues de la Renaissance : Léonard de Vinci arrivait en tête, suivi de Christophe Colomb et Martin Luther. La seconde place obtenue par l' « Amiral » génois montre que les découvertes européennes occupent une place essentielle dans la mémoire collective

[33] Il s'agit en fait de Louis Serrès, le gérant de la pharmacie.
[34] Albert RONSIN, *Le nom de l'Amérique. L'invention des chanoines et savants de Saint-Dié, op.cit.*, p.165
[35] Étienne FRANCOIS, Thomas SERRIER, *op.cit.*, p.18

européenne[36]. L'invention à Saint-Dié du nom d'Amérique peut également être considérée comme un des aspects de ce que Jack Goody considère comme un « vol de l'histoire » : par les voyages de découverte puis les colonisations qui ont suivi durant quatre siècles, l'Europe aurait imposé au reste du monde le récit de sa propre histoire ; rares sont les endroits sur Terre qui n'ont pas hérité de toponymes d'origine européenne. *America* en est un exemple flagrant.

Reste la question de la perception de ce lieu de mémoire outre-Atlantique et particulièrement aux États-Unis où se concentrent nos recherches. Dans l'état actuel de nos investigations, nous n'avons pas encore pu déterminer avec précision le nombre de références à une « Maison de l'Amérique » dans des sources provenant des Etats-Unis, mais elles ne sont sans doute pas nombreuses. Même l'existence d'une salle effectivement consacrée à Saint-Dié lors de l'Exposition universelle de Chicago en 1893 n'est pas avérée, contrairement à ce qu'avait affirmé Henry Bardy. L'heureux propriétaire de la maison qui aurait abrité les presses du « Gymnase Vosgien » a donc probablement surestimé la place confiée à Saint-Dié lors de la *World's Columbian Exhibition*[37]. Doit-on vraiment s'en étonner ? L'historiographie récente nous apprend que les relations culturelles internationales ont toujours un caractère dissymétrique ; même s'il n'y a jamais absence totale d'échanges culturels entre deux pôles, ces échanges sont toujours déséquilibrés, que ce soit pour les objets culturels matériels (livres, œuvres d'art…) ou immatériels (idées, pratiques, représentations…)[38]. Saint-Dié ne fait pas exception à la règle ; sa « Maison de l'Amérique » n'a manifestement pas fait florès chez l'Oncle Sam. Les touristes américains en France faisant le détour jusqu'à Saint-Dié, en pèlerinage sur le lieu de baptême de leur continent ont sans doute été rares.

Au final, que la maison du pharmacien Henry Bardy ait été ou non celle ou fut baptisée l'Amérique en 1507 est assez peu important. Une chose est certaine : elle fut pendant une brève période un symbole indiscutable de l'amitié entre la France et les États-Unis. Pour cela, elle méritait bien d'être nommée « Maison de l'Amérique ». Les chercheurs qui souhaitent travailler sur l'histoire des échecs, des projets inaboutis, trouveront ici une piste féconde.

---

[36] *Ibid*., p.24

[37] Élise CHAULACEL, « L'Amérique aux Déodatiens : la construction d'un mythe identitaire autour d'un nom », *Mémoire des Vosges*, n°27, 2013, p.19

[38] Pascal ORY, « Introduction », A. DULPHY, R. FRANCK, M.-A. MATARD-BONUCCI, P. ORY (dir.), *Les relations culturelles internationales au XXe siècle. De la diplomatie culturelle à l'acculturation*, Bruxelles, P.I.E. Peter Lang, 2010, p.18